

Étiquette rouge où se reproduisent les étoiles

Patrick Coppens

Number 32, Spring 1987

La censure

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15241ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Coppens, P. (1987). Étiquette rouge où se reproduisent les étoiles. *Moebius*, (32), 63–64.

PATRICK COPPENS

Etiquette rouge où se reproduisent les étoiles

Entre la scène oedipienne et la représentation des anneaux, messieurs, mesdames, et tous les grades intermédiaires, me donnerez-vous la permission de vivre la fraîche idylle? *Deux pincées de verveine.*

Pourrais-je poser quelques équations — Chacun sa place à double sens: le diamant est à la pieuvre; le temps au beau — avant qu'à ce suicide, censuré en mort bienveillant, vous ne donniez valeur d'exemple. *Deux pincées de menthe.*

M'accorderiez-vous, ratureurs permissifs, la liberté de quelques réticences — où la prendrai-je? — car je ne suis pas près d'échanger mes sublimations pointillées contre des régressions communautaires. Quand on est seul, l'ombre grandit, le soleil paraît immobile. *Deux pincées de tilleul.*

Entre les grands sentiments et les petites sécrétions — irritations lubrifiées et allergies spasmodiques — pourrais-je échapper à vos théories? Me donnerez-vous, moralistes condamnés, victimes de leurs propres sentences, la permission de vivre le franc coït de la fête heureuse à deux dos luisants d'amour. *Quelques pincées de camomille.*

Ainsi, au coeur de la jungle, bijoux reptiliens, dans leur profondeur de cris étouffant un bâillement, la sueur collant à ma cuisse une machette fétiche, j'observe fasciné les féroces pulsions des calices carnivores. Si sublime soit-il, leur baiser est symbole sensible et primitif. Une nuée de moustiques me dissuade de contempler plus abusivement la fleur, me ranime sanglant à la réalité. *Bonne nuit.*

En doux écrivain naufragé, voir des îles me confirme et je renais au monde, mirage des voyelles, lever de soleil piloté. L'article *corps humain* me rappelle au bonheur, à sa physiologie de l'irréalité. Dans le lagon, je plonge et le ciel se bouleverse. *Miel ou sucre à volonté.*

Tant qu'il y a de l'envie, il y a du désespoir. Si sublime soit-il, le baiser est symbole en sa voracité. Proverbe ou cétoutine adorée au coeur tendre des nuits. «Il faut ressembler à l'autre. Sa voix, venue du cul, est dans l'amour». (Raphaël Alegria)

Ces fantasmes cachés (puisqu'il est nu et désarmé, censuré, le public te rend fou), cris à fleurs et printemps du texte, expériences vaporeuses de gorges, ces fantasmes ont-ils la liberté des scènes primitives: ocres et lichens, têtes renversantes de la voûte qui salive ses étoiles, clapotis émerveillé des voix, sous le pinneau soyeux du projecteur?

L'homme est immobile; rien ne le dérouté. La beauté ne lui enlève aucun espoir. La cruauté lunatique des paysages ne le prend pas au dépourvu (rosée d'amour, diadème des passions initiales). La nuit déroule son intimité de fresque. La lampe lui rabat le gibier fou de l'ombre, troupeau de tous les sens. Il n'en tire aucun orgueil (nous serons deux à qui je dois survivre), aucune fièvre. Simplement, une pure émotion. Quand on est seul, l'ombre grandit le soleil resté immobile.